

MERS-EL-KEBIR (1).

Dans une série d'articles intitulés *Oran sous la domination espagnole*, que l'*Akhbar* a publiés récemment, nous avons donné au public algérien un échantillon des travaux historiques d'un auteur inconnu jusqu'ici, au moins dans la colonie, de Diego Suarez Montanes. Nous avons, de plus, esquissé sa biographie, à l'aide des renseignements qu'il fournit sur lui-même avec abondance, dans son très-intéressant manuscrit.

Nous allons puiser aujourd'hui à la même source une relation des événements dont Mers-el-Kebir a été le théâtre à la fin du xv^e siècle et dans la première décade du seizième. Grâce à Suarez, plusieurs pages importantes des annales de cette forteresse, que l'histoire avait momentanément perdues, se retrouvent tout-à-coup. Quelques-unes sont assombries par de pénibles échecs, d'autres resplendissent de l'éclat de la victoire ; mais toutes sont ennoblies par un dévouement courageux et infatigable à la civilisation chrétienne. Et ce dévouement est d'autant plus respectable que, l'entreprise étant prématurée, l'Espagne ne devait pas trouver dans un succès définitif la consolation de ses sacrifices, la récompense de ses efforts.

Ainsi, au lieu des récits secs, inexacts et écourtés de Mariana et de quelques autres historiens classiques, le vieux soldat illettré va nous offrir une narration minutieuse mais animée, incorrecte parfois, mais constamment substantielle, mélange de qualités et de défauts d'où naîtra cependant l'intérêt, parce que l'on sent toujours que l'écrivain est honnête, passionné pour le vrai, le juste et le beau, parce qu'il parle de ce qu'il a appris par observation directe et personnelle ou par des témoignages judicieusement choisis et soigneusement contrôlés (2).

(1) Suarez n'ayant placé aucune note dans son travail, on saura que toutes celles qui se rencontrent ici appartiennent au traducteur, sans qu'il soit nécessaire de le constater chaque fois par une indication spéciale.

(2) Voir au n^o de l'*Akhbar* du 21 août 1864 ce que Suarez raconte sur les précautions qu'il a prises pour réunir et apprécier les éléments de son travail.

Au moment de laisser la parole à Suarez, le traducteur doit faire observer que le début de l'historien de Mers-el-Kebir, quoique relatif à Carthagène, n'est nullement un hors d'œuvre ; car de la prise de cette dernière ville par les chrétiens sur les Mores d'Andalousie, date la réaction espagnole contre la piraterie berbèresque. Alors, s'inaugure une série de luttes maritimes ou autres dont Mers-el-Kebir fut parfois le théâtre et qui ont eu, d'ailleurs, pour résultat d'amener l'occupation de cette place en 1506 ; puis, par une conséquence toute logique, la conquête d'Oran sa voisine, quelques années après. Cette apparente digression était donc, en effet, l'introduction naturelle de son récit.

A. BERBBUGGER.

I.

Commencement des guerres entre les Espagnols et les Mores du royaume de Tlemcen (1), après la prise, par les Chrétiens, du port et de la ville de Cartagène, jusqu'à l'année 1506, où ces derniers s'emparèrent de Mers-el-Kebir.

On croit que le port et la ville de Cartagène furent enlevés aux Mores vers l'année 1265, par le roi Don Alphonse X, le Sage, alors qu'il gagna sur eux les villes de Murcie et de Lorca (2). Il y en a qui disent — mais à tort — qu'ils ont été pris par le roi Don Jayme d'Aragon en même temps que Majorque. D'autres, enfin, ont prétendu que Cartagène fut conquise avant cette époque et du temps de l'Empereur Don Alphonse VII, roi de Léon. Selon eux, les Génois étant venus alors pour aider les Espagnols à prendre Almeria, sur la côte du royaume de Grenade, en l'an... (3), ils se seraient emparés de Cartagène pendant le cours de cette expédition, à l'aller ou au retour.

(1) Le royaume de Tlemcen comprenait alors la partie occidentale de l'Algérie, le reste appartenant à celui de Bougie.

(2) Cette première phrase du récit de Suarez est évidemment tronquée dans le texte ; mais le sens général permet de suppléer avec facilité ce qui lui manque.

(3) Suarez a laissé en blanc cette date qui est : 17 octobre 1147.

Quoi qu'il en soit, dès que ce port fut entre des mains chrétiennes, il n'y manqua jamais de bâtiments à rames pour fouiller les côtes de Berbérie (1) et y faire quelques prises. Mais ils n'osaient pas s'aventurer trop à l'ouest, en vue des rivages du royaume de Grenade qui était alors et resta longtemps encore aux mains des infidèles. De ce littoral grenadin, notamment d'Almeria, partaient beaucoup de corsaires musulmans qui causaient de grands dommages sur les mers et sur les côtes d'Espagne, de France et d'Italie. Cela attira les escadres chrétiennes sur cette ville, surtout celle des Génois envoyés par les souverains pontifes (2). Il y vint aussi des escadres des rois d'Espagne et même de Catalogne, toujours pour les mêmes causes. Ces corsaires musulmans d'Almeria firent principalement de bonnes prises vers l'an 1245 où leur port fut fréquenté par plus de cent galères montées par des Mores tous excellents praticques des abris maritimes du littoral berbèresque, tels que Mers-el-Kebir et Bougie dont les habitants apprirent d'eux le métier de corsaires, c'est-à-dire à voler les chrétiens sur mer et sur terre. Tous ensemble, mores d'Espagne ou de Berbérie, s'efforçaient sans cesse d'intercepter les passages et de faire tout le mal possible aux escadres d'Angleterre, de Flandres, de France et d'Allemagne qui allaient alors conquérir la terre sainte de Jérusalem.

Cela fut cause que le pape Eugène III envoya, en 1247, une grande flotte sur Almeria, sous le commandement d'Ansaldo de Oria (Doria), consul du Sénat de Gênes ; à cette expédition accourut en même temps le roi Don Alonso VII, de Léon, qu'on appelle Empereur, petit-fils de celui qui gagna Tolède, lequel occupa alors Almeria (momentanément) et en dénicha les corsaires musulmans.

(1) Notre auteur désigne constamment l'Afrique septentrionale sous le nom de *Berberia* ; et avec beaucoup de raison, puisque c'est le pays des *Berbers*, ancêtres de nos Kabiles. Nous l'avons suivi en cela.

(2) Les Génois avaient d'ailleurs à venger les insultes et les déprédations des pirates musulmans contre leur marine marchande et leur littoral et à leur inspirer par la force des armes le respect de leur pavillon national.

Il y en eut bien encore ensuite, mais ils n'y furent jamais si nombreux qu'auparavant, ni si forts et si riches.

Ces pirates d'Almeria, et ceux de Mers-el-Kebir et d'Oran, en vinrent souvent aux mains avec les corsaires chrétiens de Cartagène; et il y eut, de part et d'autre, des tués, des blessés et des captifs, selon la proportion des forces et les chances du combat.

Mais dès qu'on eut achevé la conquête du royaume de Grenade et de son littoral (fin du x^e siècle), la marine chrétienne de Cartagène commença à se montrer dans la Méditerranée et sur les côtes de Berbérie. Construisant pour ces expéditions de plus grands navires, frégates et brigantins, bien pourvus de rames et d'armes, on allait de l'avant sans crainte, et on visitait souvent le littoral du royaume de Tlemcen situé en face et au sud de Cartagène — abordable en 24 heures de navigation par le temps favorable — surtout la province d'Oran, qui est la plus voisine. Les Mores furent forcés, dès-lors, de tenir, le jour, des guetteurs dans des tours et atalayas, et d'avoir des sentinelles de nuit, à la marine d'Oran et de Mers-el-Kebir; car dans ces parages les chrétiens établissaient souvent des embuscades au fond des criques, et même à terre, pour s'emparer des Mores qui allaient d'un lieu à un autre par mer ou par terre; souvent même ils attaquaient au milieu de la nuit de petits villages maritimes de la banlieue d'Oran et de Mers-el-Kebir, tels que La Onza, Bocifar, Carraza et Canastel, au levant d'Oran, patrie de St-Augustin (1), comme on l'a dit. Ils faisaient aussi des prises au levant et au couchant d'Oran, dans les villages maritimes, et jusque dans la campagne, sur les Arabes, procédant toujours par razzias inattendues, sans s'éloigner beaucoup du bord de la mer; et ils s'embarquaient prestement avec ou sans prise, dès qu'ils sentaient la contrée en éveil. Jusqu'alors, les Mores du royaume de Tlemcen n'avaient pas su ce que c'était que des

(1) Suarez, très-peu fort en géographie comparée, ne pouvait reconnaître une erreur qu'il trouvait dans les auteurs de son temps. Il ne faut donc pas s'étonner de le voir placer Thagaste sur l'emplacement de Canastel.

corsaires chrétiens venant les inquiéter et les capturer sur terre et sur mer.

II.

Vers l'an 1500, il y avait à Cartagène beaucoup de fustes, brigantins et frégates qui faisaient la course, montés en général par les habitants de cette ville, spécialement les Vergara et les Oviedo ; la plupart du temps, sortant tous de conserve et avec drapeau parlementaire, ils abordaient le littoral berbèresque comme pour traiter du rachat des Mores et des chrétiens, dont la traite se faisait le plus souvent à Oran et à Mers-el-Kebir, attendu la commodité du port pour leurs navires, parmi lesquels il y avait, d'ordinaire, beaucoup d'autres navires de commerce chargeant et déchargeant des marchandises pour France, Italie et Venise. De même, ceux de Cartagène portaient d'Espagne, des draps fins, des soies, et rapportaient d'Oran, de la cire, des peaux et des dattes, denrées dont on y faisait alors un grand trafic par les négociants chrétiens, les Mores et les Juifs.

Les plus mal accueillis et maltraités, à Oran, étaient les marchands chrétiens de Cartagène, attendu que c'étaient de ce port que venaient ceux qui faisaient éprouver le plus de dommage sur cette côte, mettant le feu aux ateliers de la marine, aux magasins, aux cales des navires, à la plage d'Oran et de Mers-el-Kebir où il n'y avait fuste qu'ils ne brûlassent par feu artificiel (1).

Un marin de Cartagène, nommé Apolinario, s'adonnait souvent à ce genre d'hostilités avec un grand brigantin qui lui appartenait. Cet homme, qui avait été captif des Mores à Oran, pendant plusieurs années, y enleva beaucoup de chrétiens avec son navire, au moyen de diverses ruses, qu'il possédait parfaitement et de signaux convenus avec ses compagnons de captivité, restés à Oran, quand il s'évada dans une barque avec sept autres

(1) Suarez entend, sans doute, par cette expression quelque composition particulière dans le genre du feu grégeois, pour incendier plus vite et plus efficacement.

chrétiens. Bref, Apolinario enlevait tant d'esclaves d'Oran que les Mores, pour y mettre ordre, firent de ces grands silos souterrains qu'ils appellent *mazmorras* (matmor) où l'on enfermait les chrétiens après le soleil couché. Jusque là, il n'y avait pas eu de geôle pour ces captifs, qui passaient la nuit disséminés en ville chez leurs maîtres ou au dehors, dans les jardins, moulins et autres endroits, où ils travaillaient pendant le jour et d'où il leur était facile de s'enfuir, quand les signaux convenus avec Apolinario, se faisant en mer, leur en indiquaient l'opportunité, signaux qui désignaient le jour, l'heure et l'endroit de l'embarquement. Pour cela, plusieurs sautaient en bas des murailles que les Mores n'avaient pas l'habitude de garder.

En 1501, Apolinario apprit qu'un certain jour des Mores d'Oran se proposaient de mener, par mer, une nouvelle mariée à Mers-el-Kebir, ne pouvant l'y conduire par le sentier qui relie ces deux places, sentier abrupte et dangereux à cause des précipices qui le bordaient du côté de la baie et où étaient déjà tombés beaucoup d'indigènes en y voulant passer à cheval. Par ce motif, on s'était décidé à la mener dans une grande barque en compagnie de beaucoup de gens notables et avec tous les objets qui composaient sa dot (1).

Là-dessus, Apolinario et ses compagnons, les Vergara, arrivés de nuit dans la baie avec trois brigantins bien armés les cachèrent dans de petites criques, entre Oran et Mers-el-Kebir, les ayant d'abord démâtés pour mieux dissimuler leur présence sous les roches surplombantes. Après deux jours d'attente, ils virent enfin venir, dans la matinée du 26 mai, la barque qui portait la mariée, accompagnée de trois fustes de moindres dimensions; et les abordant aussitôt par le travers, ils les prirent toutes. Il s'y trouva plus de cinquante personnes avec la mariée, laquelle était bien parée de gala à leur mode et dans tout l'appareil des épousailles. Apolinario et son monde chargèrent à couler leurs brigantins de cette riche prise; et abandonnant la bar-

(1) Suarez veut peut-être parler ici de cadeaux faits à la mariée par sa famille; en tous cas, en fait de dot, on sait que les femmes musulmanes en reçoivent, mais n'en donnent pas.

que des gens de la noce et leurs fustes, ils mirent le cap sur Cartagène à la vue des Mores d'Oran et de Mers el-Kebir qui, du rivage, assistaient à cette scène.

Les individus capturés dans cette circonstance étaient des plus riches d'Oran ; aussi, ils ne tardèrent pas à être rachetés au moyen d'esclaves chrétiens, d'argent et de marchandises, que l'on donna pour leur rançon.

Car l'année précédente (1500), les corsaires berbèresques d'Oran et de Mers el-Kebir avaient pris, non loin de Cartagène, le jour de Saint Jean-Baptiste, dans la matinée, plus de soixante personnes, la plupart des jeunes gens qui étaient allés se divertir à la mer dans la soirée, la veille de cette fête. Ils firent, aussi, des captifs dans une autre embuscade, organisée par le conseil d'un Morisque de Murcie qui de Carthagène était allé s'établir à Oran avec sa famille, où, de concert avec les pirates de cette ville et de Mers el-Kebir, il avait dressé le plan de la razzia. Donc, avec les chrétiens capturés dans ces occasions, les Mores rachetèrent la mariée et les gens de la noce pris par Apolinario et les Vergara.

A partir de cette aventure, chaque matin, ceux d'Oran et de Mers el-Kebir faisaient reconnaître soigneusement les criques situées entre leurs places, avant d'en laisser sortir aucune embarcation. Les hommes chargés de cette opération s'approchaient du rivage autant que le permettaient la rudesse et les périls du sentier ; et, comme les difficultés du terrain les empêchaient parfois de voir jusqu'au fond des criques, ils y faisaient rouler des pierres d'en haut afin d'en chasser les navires chrétiens qui pouvaient s'y trouver embusqués. N'osant pas descendre jusqu'au bord de la mer, de peur d'y rencontrer l'ennemi et de tomber entre ses mains, ils ne cessaient de faire pleuvoir les pierres sur les endroits inexplorables pour eux que lorsqu'ils en voyaient sortir les pigeons sauvages et les mouettes qui nichent en grand nombre sur cette côte rocheuse. En effet, la présence de ces animaux dans une crique donnait la certitude qu'aucun bâtiment chrétien ne pouvait s'y trouver caché.

Alors, par le signal d'un feu, ils avertissaient Mers el-Kebir que les barques pouvaient sortir et aller à Oran qui, de son côté, arborait un drapeau blanc à la pointe de la Mouna pour faire

savoir aux barques de l'endroit qu'elles pouvaient aller à Mers el-Kebir. Par ordre du caïd de ces places, quiconque en sortait avant que la reconnaissance fût achevée et que les signaux fussent donnés, encourait une peine sévère.

Le soin d'opérer cette reconnaissance incombait au caïd et aux Mores qui gardaient la tour appelée par eux *El Borje Ben Zagua* (Bordj ben Zouaoua (1), qu'on nomme à présent le château de St-Grégoire, et dont les soldats font encore, chaque matin, ladite exploration des criques.

Apolinario, ayant eu connaissance de l'indice de sécurité que les Mores d'Oran et de Mers el Kebir tiraient de la fuite des pigeons sauvages et des mouettes, emporta quelques-uns de ces oiseaux de Cartagène, car il s'en trouve aussi sur la côte d'Espagne; puis, il alla sur son brigantin, bien armé, s'embusquer de nuit dans la plus grande crique. Quand les Mores vinrent jeter les pierres, il lâcha pigeons et mouettes; et les explorateurs, se croyant sûrs, dès-lors, qu'il n'y avait pas d'ennemis, firent les signaux accoutumés. Aussitôt, les barques commencèrent à circuler entre Mers el Kebir et Oran; Apolinario en prit trois avec les passagers et les équipages et il revint ainsi à Cartagène, loué de tous pour son audace et son adresse.

Cette ruse hardie stupéfia les Mores qui, ne se fiant plus désormais aux pigeons sauvages ni aux mouettes, bâtirent une tour en pisé royal (2) où ils installèrent une garde de nuit et de jour, afin que nulle embarcation ne pût venir dans la rade sans être aperçue; cette tour, ou au moins une partie, qui subsiste encore, rappelle ce souvenir. Ils en bâtirent en même temps une autre plus grande au cap Falcon, à l'Ouest de Mers el-Kebir, pour pouvoir signaler les Chrétiens qui y faisaient des descentes afin d'enlever les Mores de Carraza et Bocifar, villages de la banlieue de cette place. Quant à la forteresse appelée *Borje ben Zagua* (Bordj ben Zaoua, Saint-Grégoire), on l'avait élevée sitôt après la prise de Cartagène.

(1) Dans son *Histoire d'Oran*, p. 131, M. Fey l'appelle *Bordj Hocen ben Zouawa*.

(2) Celui où la terre est mêlée de chaux.

Au mois d'octobre 1501, arriva en vue de Mers-el-Kebir une escadre de caravelles portugaises avec le dessein de s'en emparer, d'après les ordres du roi Manuel. Par le fait, cet armement naval était destiné à secourir les Vénitiens contre les Turcs qui venaient de leur prendre la Morée et il avait été sollicité par le pape Alexandre VI. Mais il était enjoint aux capitaines portugais de se rendre au Levant en longeant la côte de Berbérie et de s'efforcer d'occuper, en passant, le port et le château de Mers-el-Kebir..... (1) Bien pourvue en personnel et matériel pour l'expédition du Levant, l'escadre portugaise, dès son entrée dans la Méditerranée, mit le cap droit sur Mers-el-Kebir, se proposant de mouiller dans ce vaste port et d'y entrer d'emblée dans leur ordre de marche. Mais il n'en fut pas comme ils pensaient, car un vent contraire souffla de terre, ainsi qu'il arrive souvent en ce lieu, et les caravelles durent burlinguer dans le golfe pendant deux ou trois jours en vue de la terre, essayant en vain de pénétrer dans le port. Cela donna le temps aux Mores de Mers-el-Kebir, d'Oran et des environs de se préparer à recevoir les chrétiens, s'ils opéraient le débarquement dont leurs manœuvres annonçaient l'intention. Mais comme c'étaient des caravelles de guerre, pourvues d'artillerie, la peur s'était d'abord emparée d'eux ; d'autant plus que, peu de jours auparavant, ils avaient vu l'escadre espagnole — sortie de Malaga pour Naples sous les ordres de Don Gonzalo de Cordoba comte de Cabra — forcée par le vent de nord-ouest de raser la côte de Berbérie, passer en vue de Mers-el-Kebir et d'Oran. Cette apparition les avait mis en armes comme actuellement où ils voyaient cette autre escadre qui, quoique moins

(1) Nous remplaçons par des points suspensifs cette partie du texte où l'obscurité habituelle du style de Suarez est augmentée par d'évidentes lacunes. Voici, du reste, ce passage : « En las marinas del reyno de Tremecen frontero de Cartagena, de Castilla de que tenia noticia el dicho rey de Portugal y sus capitanes de las fronteras Berberia, Ceuta, Tanger, Alcazar Zaguer y Arzila y de una torre o Castillo que avian fabricado de nuevo junto à Beles de la Gomera en el meridiano de Velez Malaga, y aora pretendian ocupar tambien el puerto y fuerça de Marçal-Quibir, frontero de Cartagena, haziendo burla de los Castellanos, porque solo tenian en la costa de Africa à Melilla y esa estava à cargo de el Duque de Medina Sidonia que la havia ganado y no el rey de Castilla. »

nombreuse que la première, s'efforçait d'entrer dans le port. Aussi, les caïds de cette forteresse et ceux d'Oran, imaginant par là les intentions de l'ennemi, préviennent leur monde du dedans et du dehors d'être bien sur leurs gardes et les armes à la main, afin de défendre leur pays contre les chrétiens et, de les tuer ou capturer, ainsi qu'il arriva.

Aussitôt entrée, l'escadre commença à jeter du monde à terre, sur la plage, sans que les Mores y fissent opposition, tous se tenant hors de là, en embuscade, afin d'attendre la fin du débarquement des *barbares* portugais (1). Ceux-ci auraient dû comprendre qu'on leur tendait un piège, et que, puisque personne ne faisait obstacle, ni même ne paraissait, c'était pour sortir tous à l'improviste à l'instant favorable, ce qu'en effet ils firent. Au moment où les chrétiens s'acheminaient par terre droit sur la forteresse, la croyant déjà gagnée, les Mores qui s'y tenaient cachés en sortirent tout-à-coup et ceux des diverses embuscades se montrèrent en même temps sur les derrières des Portugais, de sorte que ceux-ci, pris ainsi entre deux feux, furent défaits et tués pour la plupart. On fit le reste prisonniers, d'après le conseil de quelques Morisques Andaloux, Mudejares, Grenadins et Murciens qui habitaient le pays. Sur un autre point, les indigènes de la ville de Mers-el-Kebir attaquèrent un deuxième corps portugais, qui avait débarqué entre ladite ville et la mer, espace désert à cette époque et qui maintenant est défendu par la nouvelle forteresse, comme on dira en son temps.

Attaqués ainsi des deux côtés, les chrétiens étant divisés furent défaits promptement; il s'en rembarqua ce qui put dans les bateaux, le reste demeurant morts ou captifs.

A ce sujet, des vieux Mores de la montagne de Guiza, banlieue de Mers el-Kebir, bons bergers (*zagalejos*) déjà, à ce qu'on dit, dans le temps où ces choses arrivèrent, nous ont certifié, d'après ce qu'ils avaient ouï dire à leurs pères et à d'autres Mores qui se

(1) L'épithète est dans Suarez qui paraît, ici, s'être identifié si bien avec les Mores qu'il met en scène, qu'il leur emprunte leur langage injurieux vis-à-vis des chrétiens.

trouvaient à l'affaire, qu'on y tua ou prit plus de mille chrétiens. Un de ces vieux Mores nous montra un fer de lance portugaise antique qui lui venait de cette déroute dont il avait beaucoup d'autres dépouilles et reliques, telles que cuirasses, poignards, épées et autres armes offensives et défensives que l'on trouva ensuite dans la ville de Mers el-Kebir, quand on en fit la conquête, ainsi que plusieurs esclaves portugais pris dans cette même déroute.

Donc, ceux qui échappèrent et la troupe restée à bord continuèrent leur voyage du Levant ainsi qu'ils en avaient l'ordre du roi Manuel, à qui on annonça la fâcheuse issue de l'entreprise de Mers el-Kebir. Le retard que celle-ci causa fit que l'escadre n'arriva pas à temps pour secourir les Vénitiens contre le Turc ainsi que le pape l'avait demandé. Dans cette année et les précédentes, ledit Turc avait pris aux Vénitiens la Dalmatie, Napoli de Romanie, Lépante, Durazzo et toute la Morée avec d'autres îles de l'Archipel et il pesait grandement sur les populations chrétiennes voisines de la Grèce, provinces et position qu'on n'a jamais pu reprendre à cet ennemi musulman.

Les Mores d'Oran et de Mers el-Kebir, très-fiers et tout triomphants de leur victoire sur les Portugais, furent d'autant plus animés à défendre leur zone maritime contre les escadres ou armées chrétiennes qui viendraient pour les occuper et à entreprendre de plus grandes choses sur mer, que, parmi les captifs chrétiens restés en leur pouvoir, il y avait quelques maîtres-charpentiers de navires, frégates et brigantins, ce qui les aida à augmenter le nombre de leurs corsaires.

Aussi, chaque jour arrivait là quelque prise faite sur la chrétienté ; et cela fut poussé si loin qu'en 1505 ils osèrent aller de nuit avec six ou sept fustes à la plage de Malaga, où ils mirent le feu artificiel dans des navires bretons, flamands et anglais qui y chargeaient ou déchargeaient.

Cet acte d'audace, joint à beaucoup d'autres dommages que les corsaires faisaient sur la côte des royaumes de Grenade, Murcie et Valence, fit naître l'idée de conquérir Oran et Mers el-Kebir le plus tôt possible et de leur ôter tout pouvoir sur ces lieux.

Les chrétiens, il est vrai, pratiquaient aussi la course de leur côté et opéraient quelques prises sur les côtes de Berbérie, mais

cela n'équivalait pas à ce que les Mores faisaient sur les côtes d'Espagne, surtout celles d'Alicante et de Cartagène.

Cependant, de ce dernier port sortirent, au mois de juin 1502 les *Arraez* (Raïs, capitaine marin) Oviedo, les trois frères Vergara et avec eux Apolinario et quelques autres; marchant de conserve avec leurs brigantins, ils arrivèrent à la plage de Canastel, village de Mores sur ce littoral, à trois lieues Est d'Oran. Les Espagnols débarquèrent leur monde au nombre d'environ 200 et marchèrent sur ce village qui est à une demi-lieue de la mer. Mais ils furent éventés et craignirent d'être perdus s'ils allaient plus avant; il leur parut donc sage de se rembarquer aussitôt, avant le jour, ce qu'ils firent. Puis, doublant le cap de l'Aiguille d'Oran, au levant, ils entrèrent dans les ports d'Arzeu (*Arceo*); là, ils placèrent la majeure partie de leur monde en embuscade, près du chemin qui va d'Oran à Mostaganem, cachant leurs navires dans des endroits où ils ne pouvaient être vus de terre. Le jour même où fut placée cette embuscade, vint à passer, dans la soirée, une grande caravane de Mores et de Juifs avec force mules et chevaux, allant de Mostaganem à Oran, chargés de marchandises, soie, cire, toiles, cuirs, etc., qu'ils se proposaient de vendre ou troquer sur le marché d'Oran, où il se faisait alors un grand commerce maritime. Les chrétiens sortant à l'improviste sur la caravane, où presque tout le monde cheminait à pied, la prirent tout entière, bêtes et gens, sauf un petit nombre de cavaliers qui réussirent à se sauver. Donc, nos corsaires chrétiens embarquèrent vingt captifs avec toutes les marchandises et reprirent le chemin de Cartagène où ils arrivèrent très-gais et triomphants.

Le bruit de cette fructueuse expédition ayant circulé, la convoitise saisit les Mayorquins qui, au mois de septembre de cette même année, passèrent à la côte d'Alger dont les habitants, à cette époque, ne savaient pas encore ce que c'étaient que les Turcs. Nos gens débarquèrent à 8 lieues Est d'Alger, avec l'intention de piller la ville de Tedeles (Dellis) (1), qui est sur cette côte, tout près de

(1) Bien que la lieue espagnole ait 239 m. de plus que la nôtre, le chif-

la mer. Cependant, ils avaient été aperçus de loin et on leur laissa tout le loisir de prendre terre, sans qu'aucun des Mores se montrât, tous s'occupant à organiser une embuscade. Les Mayorquins, arrivés de nuit, voulurent appliquer les échelles au point du jour ; mais l'ennemi, sortant à l'improviste de ses cachettes, en tua la majeure partie ; le reste se rembarqua en grand désordre et hâte, laissant là les échelles et beaucoup de leurs armes pour se mettre en sûreté, au moins ceux à qui la légèreté de leurs pieds permit de le faire. Ils s'en retournèrent donc à Majorque sans avoir rien pris. De cet endroit, ils ressortirent ensuite, eux et d'autres brigantins du même lieu, et, accostant le littoral de Cherchel qui est à . . (2) lieues au couchant d'Alger, ils y prirent et capturèrent plus de 300 personnes la nuit, mirent le feu à la bourgade et se rembarquèrent sans avoir perdu un homme, rétablissant ainsi leur réputation et vengeant en même temps le désastre de Dellis.

En 1503, le roi de Portugal, informé que la nouvelle forteresse qu'il avait fait édifier en 1499, près de Velez de la Gomera, était une place inutile et difficile à ravitailler, ordonna de la démanteler et de transporter à Ceuta le monde, les munitions, etc., qu'il y avait, laissant le château désert (comme il l'est aujourd'hui), sur cette côte, appelée Calaa, à l'ouest du Pégnon.

Dans cette même année 1503, le bruit commença à courir, sur le littoral de Gênes, de France et d'Espagne, dans les îles de Sardaigne, Majorque, Minorque et Ibiza, que, dans la mer du Levant, littoral de Venise, Sicile et royaume de Naples, des corsaires turcs causaient de grands dommages à ces contrées maritimes, avec cinq ou six grosses galiotes. Ils capturaient, disait-on, des navires de chrétiens, et opéraient même des débarquements en terre ferme et dans les îles de la juridiction de la Sicile, Lipari, Lastrega, la Fariana, Maretemo et Pantanalea. Ce bruit rendit circonspects les corsaires chrétiens de la Méditerranée

fre 8 indiqué ici comme expression de la distance entre Alger et Dellis est fort loin de la réalité, puisqu'il y a, en effet, vingt quatre lieues kilométriques d'une de ces places à l'autre.

(2) Suarez a laissé le chiffre de la distance en blanc; on sait qu'elle est de 28 lieues kilométriques.

occidentale, notamment ceux de Majorque et de Cartagène, qui ne sortirent plus aussi souvent que par le passé.

Mais les musulmans d'Oran et de Mers el Kebir ne cessèrent pas pour cela d'écumer la mer et de piller sur les terres du littoral espagnol.

Les capitaines de ces galiotes longues du Levant étaient deux frères, Horux (Aroudj) et Haydadin (Kheir ed-Din), les Barberousses, qui commençaient alors à rassembler les forces qui leur servirent ensuite à entreprendre de plus grandes choses.

Puis, comme les Mores d'Oran et de son littoral ne se tinrent plus sur leurs gardes sachant que les corsaires chrétiens de Cartagène et Vera n'osaient plus prendre la mer de peur de se rencontrer avec les Turcs, on fit sortir de Malaga sept brigantins bien armés, dont fut capitaine un portugais nommé Pedro Gonzalez, bourgeois de Malaga et naturel de l'île de Madère, lequel était pratique de la côte de Berbéric, depuis Ceuta jusqu'à Bougie. Or, sachant que les chrétiens de Cartagène n'avaient jamais fait de prises sur le littoral correspondant à la ville de Tlemcen et que par conséquent les mores de cette région ne devaient pas se méfier des corsaires européens, il arriva par le passage de Malaga avec les sept brigantins de conserve, au cœur de la nuit, (*à deshora*) à la ville d'Hone y pénétra par escalade, la saccagea et y enleva plus de 200 personnes de tout âge, outre un abondant et riche butin; puis, il se rembarqua sans avoir eu plus de cinq tués et quelques blessés et s'en alla à Malaga faire le partage des dépouilles de l'ennemi.

Ce Portugais, Pedro Gonzalez, avait fait à lui seul beaucoup d'autres prises, avec son brigantin, sur le littoral des royaumes de Fez, Tlemcen, de Melilla, de l'est à l'ouest. Mais, une fois, il lui arriva de perdre la majeure partie de son monde à la marine de Trara et Bulhasa (Oulhassa), du district de Tlemcen, s'étant rencontré là avec des Mores barbares, anciens africains (Kabiles), gens belliqueux, adroits à manier lances, arbalètes et escopettes, avec lesquelles ils se défendent toujours vaillamment.

Au mois d'août 1504, arriva au port de Mers-el-Kebir un gros navire flamand, envoyé par le Duc de Médina, et chargé

de diverses marchandises de Flandres, Angleterre et Espagne. Les Flamands qui composaient l'équipage ne firent pas connaître leur nationalité aux Mores et s'annoncèrent seulement comme des chrétiens qui venaient pacifiquement pour vendre et acheter. Mais la hourque qu'ils montaient recérait sous le pont et les cabines plus de quatre cents espagnols armés, à la solde du Duc, qui avait frété le bâtiment avec l'intention de s'emparer de Mers-el-Kebir, par ruse, comme on avait pris Melilla, par ses ordres et à ses frais, dix ans auparavant, en 1496 (1). Dans ce but, la hourque mouilla dans le dernier coin du port, touchant la terre et appuyée au pied de la muraille qui, de ce côté, arrivait jusqu'à l'eau, comme le témoignent encore ses fondements qui subsistent.

Il ne paraissait sur le tillac que les marins, et on ne permettait pas aux Mores de regarder (par les écoutilles), ni de descendre dans les chambres, bien que quelques-uns vissent au bâtiment pour se divertir, acheter ou vendre, sans se douter de l'embuscade qu'il recérait. La troisième nuit, on commença à attaquer avec des tarières le pied de la muraille que l'on baignait de fin vinaigre ; les chrétiens travaillèrent, à cela, trois ou quatre nuits avec beaucoup de hâte, ouvrant une grande brèche, bien que la muraille fût plus forte et plus élastique (*correosa*) que le roc vif, ayant une épaisseur de douze pieds, de très-ancienne construction de mortier fin (?) bien apprêté et malaxé.

L'inventeur de cette manière de s'emparer de Mers-el-Kebir était un natif de Gibraltar, qui avait été captif des Mores de l'endroit pendant beaucoup d'années et savait où répondait, en dedans, ce pan de mur. La brèche faite sur ses indications répondait, intérieurement, à une cour où les indigènes enfermaient le bétail et l'abattaient, le reste du rempart servant d'appui aux maisons des habitants de la ville ; de sorte, qu'ailleurs il eût été impossible de rompre le mur le moins du monde, ou de

(1) Ce que Suarez a dit auparavant montre qu'il faut lire ici, 1494, qui est en effet la date exacte.

faire le plus léger mouvement de terre, sans être entendu des musulmans de la place.

Déjà les chrétiens avaient ouvert une grande brèche au pied de la muraille, et il ne restait qu'à percer une mince couche, une sorte de faible écorce de la face intérieure, ainsi que le sentaient, avec les outils de taraudage, les travailleurs placés à peu de distance les uns des autres, croûte que l'on coupait avec des scies à la manière de limes sourdes, d'un trou de tarière à l'autre.

On perforait donc sans frapper, ni rien faire entendre. La quatrième nuit de ce travail, il restait peu à faire pour la cinquième, celle où la troupe devait pénétrer dans la forteresse. Mais le malheur voulut que, dans la matinée qui précéda ce jour, une moresse vint dans une tourelle, d'où l'on voyait le pied de la muraille, pour vider un panier d'ordures dans la mer, et qu'elle aperçût alors les chrétiens sortir du bâtiment, y rentrer, remarquant en même temps une couche blanche sur le petit espace qu'il y avait de l'eau à la muraille. C'étaient les débris que l'on en tirait avec des couffins, tandis qu'on aurait dû faire usage de sacs et même de sacs en cuir, pour qu'il ne s'en échappât rien, ces déblais pouvant éventer le travail, comme ils l'éventèrent en effet. En outre, il aurait fallu suspendre le travail une heure avant le jour.

Justement, la Moresse était une vieille expérimentée et intelligente ; elle comprit aussitôt de quoi il s'agissait et commença à mettre toute la population en alerte par ses cris de : « Trahison !
« trahison ! les chrétiens démolissent la muraille pour prendre
« la ville ! »

Là-dessus, les Mores, voyant les vestiges évidents de l'acte dénoncé, commencèrent à tirer sur le navire avec des bombes en fer qu'ils avaient en batterie sur le rempart ou dans des bastions, ce qui fit éloigner le navire du port avec quelque dommage ; mais les Mores qui regardaient du haut des murailles furent aussi maltraités par l'artillerie de bronze et le feu des arquebusiers que l'on tirait pour sa défense, en attendant qu'on eût dégagé les ancres et qu'on eût pris le large.

Au reste, quelques mores de Mers el-Kebir, collecteurs des droits

de douane, se méfiaient de ce navire, parce qu'on n'avait pas voulu les laisser descendre dans les chambres pour voir les marchandises, selon ce qui se pratique avec les autres marchands qui viennent là.

De là, courut le bruit à Mers el-Kebir et à Oran que ce plan de prendre la ville était une trahison du caïd même nommé Moula Guarderica qui l'avait complotée, disait-on, avec certains marchands de Malaga qui étaient venus là avec leurs navires et à qui il avait indiqué ce moyen de pénétrer dans la place pour pouvoir dire qu'ils s'en étaient emparés par la force.

Le caïd d'Oran, l'ayant fait amener devant lui, le voulait faire pendre ; l'accusé se défendait en disant que tout cela était méchanceté et faux témoignage, car s'il eût été un traître et s'il avait comploté pareille trahison avec les chrétiens, il pouvait très-bien leur jeter dehors une échelle ou leur ouvrir les portes au plus avancé de la nuit et les introduire de plain-pied, ayant, à la tête de son lit, les clefs du fort auprès desquelles il dormait. Il ajouta d'autres choses encore à sa décharge, si bien que sa défense, aidée du crédit de ses parents et amis, le tira d'affaire ; mais on lui ôta le commandement de Mers el-Kebir, par ordre du Gouverneur général caïd d'Oran (*Guelmous ben' Abd el Oued*, F.) qui y envoya à sa place le fils de sa sœur, Belguayd Gamara (Ben el Caïd R'omara) qui fut celui qui laissa prendre cette même ville de Mers el-Kebir.

Cette tentative avortée est cause que beaucoup de personnes croient que cette place fut occupée par nous en 1504 ; mais il résulte d'écritures authentiques, privilèges royaux, etc, conservés à Mers el-Kebir ou à Oran que la conquête de la première de ces places n'eut lieu qu'en 1506.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.

(*La suite au prochain numéro*)
